

Le champ de la parole

Dogville

Jean-Philippe Gravel

Volume 21, numéro 4, automne 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26510ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gravel, J.-P. (2003). Compte rendu de [Le champ de la parole / Dogville]. *Ciné-Bulles*, 21(4), 14–15.

Le champ de la parole

PAR JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Enfant terrible du cinéma danois (et du cinéma tout court), homme par qui le scandale arrive, Lars Von Trier a toujours affiché un goût manifeste tant pour la provocation (donc la controverse) que pour l'invention et le ludisme esthétique, dans sa constante propension à choisir un ensemble de règles esthétiques qu'il est toujours permis de briser, puisque le joueur se dicte à lui-même les règles du jeu.

Mais encore fallait-il que cette approche de Von Trier fasse autant consensus? À ce jour, du côté de la critique, son parcours était plutôt sans tache. Or, cette fois, il se sera mis le jury du Festival de Cannes à dos avec **Dogville**, si activement détesté par Patrice Chéreau (ainsi dit-on dans les coulisses) qu'il aurait préféré donner à un second rôle — celui de Marie-Josée Croze dans **les Invasions barbares** — le Prix d'interprétation féminine, qui revenait de droit à Nicole Kidman. Toutefois, cette annonce, qui en déçoit plus d'un, aurait plutôt tendance à nous réjouir: après tout, on ne peut pas constamment prêter à la réaction, comme le fait

Von Trier, sans récolter, parmi l'avalanche d'éloges, quelques briques qui prouvent parfois bien plus que toutes les récompenses qu'on a gardé intact son pouvoir de subversion.

Le film embrasse dès l'ouverture son singulier dispositif scénique: une grande scène de théâtre, complètement peinte en noir à l'exception de quelques lignes et indications qui, tel un plan grandeur nature, situent la rue principale de Dogville, sa mine avoisinante et les murs des maisons qui longent de part et d'autre l'allée des Ormes. Hormis la présence de quelques objets (à portée symbolique ou utilitaire), le rapport entre l'absence visuelle des accessoires porte à penser que l'espace de **Dogville** est dominé par des références indicielles en l'absence de leur référent, bref, par le primat concrétisé de la représentation de mot sur la représentation de chose. Cela n'est pas innocent, compte tenu de l'importance que le discours et la parole occuperont dans ce film dominé par une élégante narration en voix *off* (assurée par John Hurt), qui, pareille à celle d'un conteur à l'ancienne ou d'un commentateur de documentaire animalier (le film permet les deux hypothèses), se charge déjà de cerner les disparités entre les prétentions idéologiques d'un personnage comme Thomas Edison fils (Paul Bettany) et le sentiment de pouvoir dont il lui arrive de s'enivrer de manière calculatrice — bref, on pourrait dire: les disparités entre les prétentions de leur ego et le travail de leurs pulsions...

Nous sommes donc dans la petite communauté de Dogville, village minier installé dans les Rocheuses, durant la Grande Dépression. Les habitants mènent une existence routinière et désœuvrée, au milieu desquels seul Thomas Edison fils semble nourrir quelques ambitions idéalistes. Intervient alors, pour le bien de l'expérience appelée à se déployer devant nous, un élément étranger: ce sera Grace (Nicole Kidman), jeune femme qui, poursuivie



Le singulier dispositif scénique de **Dogville**

par des gangsters, se réfugie près de la mine et est aussitôt découverte par Thomas, lequel souhaite depuis longtemps sensibiliser ses confrères aux «vertus de l'acceptation et de l'ouverture». Celui-ci convainquant le reste du village d'offrir sa protection à la fugitive, Grace, reconnaissante, sera prête à tout pour se faire accepter, disposée à offrir sa présence et son aide à chacun — «comme un cadeau», de dire le narrateur.

On imagine déjà, pour l'avoir fréquentée avant, ce que suppose cette prémisse volontariste chez Lars Von Trier, où les meilleures intentions des unes excitent les pires bassesses des autres. C'est pourquoi le destin de Grace se confondra longtemps, au fil de ses épreuves, à celui des «héroïnes au cœur d'or» de sa précédente trilogie, prêtes à se sacrifier pour servir un idéal transcendant, pour attirer le miracle auprès de ceux qu'elles aiment. Mais il y a d'emblée une nuance à faire. Ici, Grace n'a personne à sauver sinon elle-même; n'étant pas l'objet d'une injonction lui sommant, au prix de sa propre existence, de guérir l'impuissance de son mari (Bess dans **Breaking the Waves**) ou, comme Selma dans **Dancer in the Dark**, son enfant menacé par la cécité (qui reste la pire tare qui soit dans l'imaginaire de Von Trier), son dévouement n'est pas aussi inconditionnel que chez ces deux héroïnes. Ici la résignation n'est pas le signe d'une quelconque témérité aveugle.

Seulement, on se doute que la lune de miel entre Grace et les habitants ne durera pas, que le viol par le pomiculteur sceptique sera inévitable, et que même les sentiments de Thomas, son premier défenseur, finiront par succomber à la convoitise. Ici encore, les étapes de la déchéance de Grace, qu'ultimement les habitants de Dogville traiteront comme un chien, ont ce quelque chose d'inéluctable qui s'apparente à la tragédie. Alors pourquoi, peut-on se demander, un dénouement aussi lent, pourquoi un tel rapport à la durée dans ce film de 175 minutes?

Peut-être pour cela: dans l'œuvre de Von Trier, **Dogville** est sans doute le premier film à accorder une telle importance à la parole. Ce qui signifie prendre le temps de permettre à chacun des personnages de dire tout et son contraire, de trahir leurs idéaux, bref, de démontrer que les beaux principes dont ils habillent leurs discours sont du vent. Un jeu



Paul Bettany et Nicole Kidman dans **Dogville**

passablement haineux et retors qui permet à **Dogville** de se distinguer singulièrement des films précédents, du moment où même la clémence apparente de Grace doit, en bout de course, subir un démenti sévère. **Dogville**, en somme, est un mélo à la **Breaking the Waves**, débouchant sur un coup de théâtre surprenant alors que Grace, refusant tout à coup sa condition dégradante, assène à ses hôtes peu hospitaliers un retour de balancier aussi violent qu'irréversible. Et le spectateur en reste à se demander s'il n'a pas désiré cette rétribution amère qui aboutit à une spectaculaire impasse éthique.

Se refusant donc à toute solution acceptable, **Dogville** nous laisse sans doute aussi outrés que curieux, puisque, bien qu'ici son héroïne commette l'irréparable avant de quitter Dogville en compagnie de son père mafieux, on annonce déjà que le destin de Grace fera l'objet d'une trilogie dont il reste deux films à faire. Faisant son entrée en scène en commettant déjà le pire, qu'est-ce que le destin de Grace peut donc nous réserver après cela? Sera-t-on seulement capables de la suivre? On verra bien, mais Lars Von Trier, grand amateur de controverse, a certainement frappé fort ici, allant même jusqu'à faire basculer le discours de certains critiques pourtant portés sur une défense à tout crin du formalisme (à commencer par les **Cahiers du cinéma**) dans un scepticisme outré. Ce qui n'est pas si mal... ■

Dogville

35 mm / coul. / 177 min / 2003 / fict. / Italie-Suède-Danemark-France-Norvège

Réal. et scén.: Lars Von Trier

Image: Anthony Dod Mantle

Son: Kristian Eidnes Andersen, Per Streit et Joost Van Herden

Mont.: Molly Marlene Stensgard

Prod.: Zentropa Entertainment, Canal + et 25 autres maisons de production

Dist.: Alliance Atlantis Vivafilm (v.i.) et Christal Films (v.o.a.)

Int.: Nicole Kidman, Paul Bettany, Harriet Anderson, Lauren Bacall, Ben Gazzara, Stellan Skarsgard